

Ratzel, Friedrich (1988), *Géographie politique*. Traduction de Pierre Rusch. Direction scientifique et préface de Charles Hussy. Postface de Claude Raffestin. Lausanne/Genève, Éditions régionales européennes S.A., 385 p.

Jean Bergevin

Volume 20, Number 1, 1989

L'Arctique : ses dimensions économiques, politiques, stratégiques et juridiques

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/702470ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/702470ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (print)

1703-7891 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bergevin, J. (1989). Review of [Ratzel, Friedrich (1988), *Géographie politique*. Traduction de Pierre Rusch. Direction scientifique et préface de Charles Hussy. Postface de Claude Raffestin. Lausanne/Genève, Éditions régionales européennes S.A., 385 p.] *Études internationales*, 20(1), 201–204.
<https://doi.org/10.7202/702470ar>

L'étude prend à partie sept (7) PVD (Argentine, Brésil, Inde, Mexique, Corée, Singapour et Taïwan) qui donneraient une assez bonne idée du spectre de la protection des droits de propriété intellectuelle accordés. On fait pour chacun de ces pays une étude des lois applicables, complétée suite à des rencontres avec des représentants gouvernementaux et des secteurs privés américains et locaux et une revue de la littérature concernant l'efficacité juridique et économique de ces lois.

Suite à cette étude des régimes juridiques des sept nations (qui sont présentées un peu comme en annexe au livre), les auteurs évaluent les perspectives de changements au sein de chaque pays et développent une approche de négociation pour les Américains.

Cet ouvrage a été réalisé par les Américains pour les Américains. Les théorèmes de base sur lesquels l'ouvrage s'érige, comme: « une meilleure protection des droits de la propriété intellectuelle favorise le commerce international », ou encore « la protection des droits de propriété intellectuelle favorise la compétitivité de toutes les nations », sont donnés sans aucune démonstration puisque les Américains les jugent fondamentaux. Le lecteur qui tente de voir les choses de façon plus objective, par exemple en étudiant la position des PVD, sera peut-être déçu. Si par contre cette étude est abordée pour ce qu'elle est, c'est-à-dire pour une meilleure compréhension des visées américaines (et souvent de façon plus générale des pays industrialisés) en matière de protection des droits de la propriété intellectuelle dans les PVD et des moyens escomptés pour y parvenir, le lecteur fera une bonne affaire.

Marie-Claude PRÉMONT

Avocate et ingénieur, Québec

RATZEL, Friedrich (1988), *Géographie politique*. Traduction de Pierre Rusch. Direction scientifique et préface de Charles Hussy. Postface de Claude Raffestin. Lausanne/Genève, Éditions régionales européennes S.A., 385 p.

La période qui s'étend entre la publication d'un ouvrage et sa traduction constitue un bon indicateur de sa portée au sein d'une communauté linguistique. Le cas de *Politische Geographie* de Friedrich Ratzel (1844-1904) est particulièrement révélateur. En effet, 90 ans séparent l'édition allemande de 1897 de la traduction française d'un choix de textes publié chez Fayard en 1987 dans la collection « Géopolitiques et stratégies ». Si cette initiative visait à présenter aux lecteurs francophones les concepts fondamentaux de la *Géographie politique*, elle restait cependant guidée par cette interprétation fort répandue associant le livre de Ratzel à « [...] une dernière tentative académique de mettre la géographie au service du Reich » (Avant-propos de Michel Korinman, p. 14). Le choix des textes tirés de l'édition de 1903 qu'a effectué Charles Hussy, responsable scientifique de la traduction recensée ici, nous apparaît s'inscrire dans une perspective différente. Il exprime une vision actuelle de la géographie dont l'objet consisterait « [...] à expliquer le rôle de l'espace dans la connaissance et la pratique des hommes » (Hussy, p. V). Cette position souscrit à la distinction entre les sciences de la nature et les sciences de l'homme proposée par Luis J. Prieto en sémiologie. Aussi on pouvait s'attendre à ce que cette discipline et la linguistique de Ferdinand de Saussure fournissent à Charles Hussy d'utiles notions pour exposer dans sa préface le projet de géographie politique de Ratzel. « L'interface (ou « structure sémiotique ») qui, pour Ratzel, constitue l'État est composé d'un « avers » (signifiant) matériel, c'est-à-dire l'espace physique et d'un « revers » (signifié), le temps social » (p.v).

Le lecteur est ainsi invité dès le départ à ne pas perdre de vue cette entité qu'est l'État fixé au sol. On nous en donne d'ailleurs la possibilité grâce à un choix de textes susceptible de rendre justice aux riches idées du professeur de Leipzig. Certes, la traduction ne couvre pas la totalité de l'ouvrage (l'édition allemande compte 850 pages), mais nous disposons de suffisamment de matière pour approcher la composition théorique de Ratzel, ce que la version publiée chez Fayard permet dans une moindre mesure en raison à la fois de son caractère plus restreint et de la dispersion des chapitres retenus par rapport au texte original.

Dans l'avant-propos de la première édition (1897) reproduit dans la présente traduction, Ratzel annonce que « [...] les États seront envisagés, à tous les stades de leur développement, comme des organismes qui entretiennent avec le sol un rapport nécessaire et qui doivent, de ce fait, être considérés sous un angle géographique » (p. 2). Notons toutefois qu'il est lui-même conscient des limites de cette métaphore qui, à ses yeux, convient mieux aux États primitifs (p. 19) et reste souvent inféconde (p. 20). Parcelle d'humanité et de sol terrestre, l'État participe donc d'un faisceau relationnel; il reste « [...] une organisation progressive du sol, par le biais d'une relation toujours plus étroite avec le peuple » (p. 15). Ratzel affirme clairement que les groupements humains précèdent la formation étatique. « L'État émerge seulement quand la collectivité s'unit dans la poursuite de buts qui sont exclusivement des buts collectifs, et ne peuvent être atteints que par des efforts communs d'une certaine durée » (p. 129). L'union du peuple avec le sol implique l'existence d'un État unique pour un espace donné (p. 17) dont il doit en préserver l'intégrité (p. 37). Bien que les conditions physiques jouent un rôle de premier plan dans l'émergence de l'État, elles affectent avant tout le

peuple dont les caractéristiques lui sont imprimées par le sol qui l'a vu naître (p. 14). Cette imbrication du peuple et du sol qu'il met en valeur fonde l'organisme économique dont les particularités se répercutent sur l'organisme étatique. C'est que la diversité des données géographiques au sein d'un même pays produit des différences économiques qui se traduisent au plan politique. Ceci dit, la valeur politique du sol reste relative. Elle varie à la fois dans le temps et dans l'espace. L'histoire a montré, en effet, qu'aux vicissitudes de l'occupation de la surface terrestre s'associent également des changements dans la valeur des territoires.

Le thème de la valeur politique s'organise chez Ratzel autour de trois concepts-clés: la position, l'étendue et la frontière. Ceux-ci seraient l'expression géographique de l'association entre le peuple et le sol (p. 14). Dans sa préface, Charles Hussy souligne que ces concepts correspondent à la triade euclidienne point-surface-ligne (p. iv). Éléments fondamentaux de la géométrie, ces données deviennent pour Ratzel les concepts « foyers » vers lesquels converge son analyse. Distinguant d'abord les positions générale, spécifique, naturelle et politique, il en vient à proposer une typologie qu'il illustre par différents exemples (le Canada occuperait ainsi une position de flanc, alors que la Suisse relèverait d'une position encerclée). Si la position naturelle des pays intéresse la géographie et s'appréhende en termes de localisation, « une autre série illimitée de déterminations découle des relations de ces positions entre elles. À ces deux sortes de position s'attachent les États, les villes, les frontières, les routes et tout ce que les hommes peuvent susciter sur terre en fait de formations politiques; autrement dit, aux positions naturelles se superposent des positions politiques » (p. 235). Non seulement la position permet-elle d'apprécier la situation d'un État à un moment donné, mais

elle représente aussi une base pour en juger l'évolution. « Toute croissance, de même que toute régression, signifie un changement de position » (p. 110). Mais la position ne peut s'envisager sans l'étendue. « La croissance étatique a puisé dans les 135 millions de km² de terre émergée que représente le substrat terrestre, et son influence s'est propagée sur les 375 millions de km² de surface marine. [...] Dès lors que ces 510 millions de km² posent les limites de la croissance politique, les pays ont dû, plus ils croissaient et se multipliaient, s'approcher des autres et entrer en interactions d'autant plus étroites (p. 276). Ainsi, le seul caractère fini de la surface terrestre a des implications politiques. Cette réflexion s'apparente à une situation de jeu à somme nulle dans la mesure où ce que l'un occupe, l'autre le perd. À cet égard l'idée témoignerait d'un entendement voisin de la conception systémiste. Aussi il ne faut pas croire que l'extension du domaine étatique est l'unique facteur expliquant la destinée de l'État. Ainsi, par exemple, « la rapide succession [...] de grands empires, en définitive aussi éphémères les uns que les autres, nous enseigne que ce n'est pas l'étendue de l'espace en soi, mais la manière dont cette étendue est occupée, qui garantit la cohésion et la durée de l'État » (p. 180). Cette référence à la « manière » dont se fait l'occupation du territoire permet au maître allemand d'alléger en quelque sorte l'influence du sol. Ce passage, comme bien d'autres, ne doit pas être négligé quand vient le temps de situer Ratzel au plan épistémologique.

La frontière se présente comme un stade temporaire exprimant un mouvement. Cette conception vaut pour les phénomènes physiques (la ligne de rivage par exemple) et humains (la frontière politique). Dans tous les cas, il importe de distinguer la ligne frontière de la zone frontière. « La zone frontière représente la chose réelle, la ligne frontière son abstrac-

tion » (p. 330). Si l'étendue et la frontière entretiennent des rapports directs, c'est qu'il existe une règle géométrique selon laquelle le rapport entre une surface et son périmètre ne varie pas dans la même proportion. « [...] cela veut dire qu'un petit État a proportionnellement des frontières plus longues qu'un grand État, ou encore : plus un État grandit, plus diminue relativement la longueur de sa frontière » (p. 366). Le rapport entre la surface et le périmètre est fort utile une fois transposé en géographie politique. Il permet à la fois d'exprimer les changements quantitatifs et qualitatifs qui touchent un État. « La frontière, organe périphérique de l'État, est le vecteur de sa croissance aussi bien que de sa consolidation et elle effectue solidairement toutes les transformations de l'organisme » (p. 120). Aussi, on comprendra que toute analyse des frontières ne doit se faire qu'en rapport avec le reste du pays (p. 371).

La conception de Ratzel forme un tout. S'acharner à en extraire des thèmes-chocs comme celui de l'expansion et de la guerre, repris notamment par ceux qui voient dans *Politische Geographie* un texte fondateur de la géopolitique, conduit inévitablement à en pervertir l'esprit. Nous ne nierons pas ici que le professeur de Leipzig aborde les questions de la croissance des États, de la conquête et de la guerre. Charles Hussy précise d'ailleurs que l'édition de 1903 portait en sous-titre « ou la géographie des États, de la circulation et de la guerre », sous-titre que les responsables de cette traduction n'ont pas jugé bon d'inscrire en page couverture ni en page titre. Si l'impérialisme et le bellicisme demeurent des thèmes pertinents pour qui s'intéresse à la géographie et à son histoire, nous avouons cependant qu'ils ne traversent pas l'ouvrage abordé ici. Ceci dit, le mieux reste encore que chacun se fasse sa propre opinion. Et c'est justement la plus grande utilité et qualité de cette traduction. Ce choix de textes offert aux lecteurs franco-

phones équivaut en quelque sorte à redonner la parole à Ratzel. Depuis le temps qu'on parle à sa place...

Jean BERGEVIN

Département de géographie
Université Laval, Québec

WILDEN, Anthony, *The Rules are no Game, The Strategy of Communication*. Londres et New York, Routledge & Kegan Paul, 1987, 432 p.

Man and Woman, War and Peace, The Strategist's Companion. Londres et New York, Routledge & Kegan Paul, 1986, 335 p.

Voici une belle paire, subversive et perverse, qui nous vient de Wilden. En effet, c'est une sub-version et une perversion de son maître-livre « *Système et Structure, Essais sur la communication et l'échange* » (1972, 1980 et 1983: 1^{ère}, 2^{ème} édition anglaise et version française considérée par l'auteur comme achevée). L'oeuvre de Wilden a été traduit en danois, en espagnol, en français, en italien et en japonais; il est aussi l'auteur de « *The Imaginary Canadian* » (1980) rendu en français par Yvan Simonis sous le titre de « *Le Canada imaginaire* » (1979), passant joyeusement de la guérilla épistémologique à la guérilla politique (où la politique est le choix d'un système de valeurs sur lequel se fonde le processus de finalisation et d'intervention), à la découverte du « passage du Nord-Ouest » et naviguant aux frontières des savoirs en jetant des ponts entre les champs disciplinaires. Avec un zèle réformateur et depuis son « *Speech and Language in Psychoanalysis* » (1968, avec Jacques Lacan), Wilden mène une charge « tous azimuts », sur le mode « *allegro con bio e fuoco* », contre l'oppression ontologique et l'exploitation économique du second sexe et du tiers monde. La charge dévas-

tratrice et flamboyante (par l'écriture et le feu d'artifice intellectuel d'érudition) est menée dans le cadre transdisciplinaire, par la perspective éco-systémique, avec des ponctuations (découpages en intervalle privilégiée d'une séquence d'interactions) multiples et à travers la typologie logique (de membres à classe et classe de classes, de méta en méta-méta) introduite dans les sciences sociales par Gregory Bateson. Ici, Wilden se commet à un enveloppement stratégique – avec ces deux livres qui se commentent réciproquement, s'interpellent et se répondent mutuellement dans une Gestalt figure-fond – en s'attaquant aux règles pour dynamiter le jeu des pouvoirs qui ne prennent sens (orientation, pertinence, sensation et signification) que dans un contexte dont on peut toujours révéler et modifier en toute connaissance des effets. Ainsi, la guérilla n'est pas la guerre sur le mode mineur, la petite guerre des pauvres, mais la mise en place d'un nouveau contexte dans lequel Dieu n'est plus du côté des plus gros bataillons et de nouvelles règles du jeu qui transforment en faiblesses la puissance de feu et la puissance industrielle par la lourdeur tentaculaire de la logistique requise et la fragilité des lignes de transport et des sources d'approvisionnement.

La dominance signifiée par un contexte ne devient domination que par des règles qui la sacralisent, la légitiment et la reproduisent. La domination n'est pas la dominance, comme les règles ne sont pas le jeu, comme la carte n'est pas le territoire et tout comme le menu n'est pas le repas.

I – *The Rules Are No Game, The Strategy Of Communication*. Ce livre porte en couverture la peinture hyper-réaliste de Magritte représentant une pipe avec l'inscription verbale « ceci n'est pas une pipe ». On arrive de suite au vif du sujet de la représentation qui n'est pas l'objet représenté et du message double où l'un dénie l'autre.